

# Éditorial

---

## L'individuel et le social dans les littératures francophones

### La Rédaction

Dans les principes de la littérature, du fait de la langue comme premier médium de la communication proposée entre l'individu écrivant et son récepteur, le ou les lecteurs potentiels, se construit la propre problématique de l'individu et du social au centre d'intérêt du présent numéro. Si cette relation quasi-fondamentale assure au fait littéraire, au texte et à sa pertinence socio-sémiotique ou discursive dès lors, sa raison d'être, ainsi en va-t-il de la relation de concomitance entre l'écrivain et le social. Les articles rassemblés dans ce numéro en donnent la mesure, tels qu'ils indiquent également la non-sécabilité, pour ainsi dire, entre l'individuel et le social lorsqu'on en arrive à la spécificité du fait francophone dont l'intelligibilité, en convoquant l'écrivain, l'insère d'office dans un social fondé sur le fait idéologique ayant marqué son histoire. Comme d'usage, les contenus des articles relèvent de l'entière responsabilité des auteur.e.s et ne sauraient refléter le point de vue du groupe ou de ses affiliations institutionnelles.

En ce qui concerne la question de l'individuel et du social en soi dans les littératures francophones, il est un fait que les travaux d'analyse littéraire empruntant aux études culturelles et postcoloniales ont largement contribué à mettre en valeur une vision de ces littératures francophones comme prenant leur indépendance de l'institution littéraire française et d'une vision coloniale et/ou occidentale des cultures du monde, pour mieux représenter les particularités locales de certaines sociétés et l'apport de ces dernières à la compréhension de la pluralité culturelle mondiale. Cette démarche, tantôt aussi sociocritique, politique et/ou anthropologique, a longtemps favorisé la reconnaissance d'expressions littéraires et culturelles exprimant les aspirations collectives

(notamment sociales et nationales) et concrétisant un désir d'émancipation du centre dominant. Les stratégies de déplacements, de détours et de décentrement visibles dans les littératures francophones ont de même été largement interprétées comme des marqueurs de ces expressions sociales et culturelles tantôt locales, tantôt régionales et/ou transnationales.

Il est un fait, également, que l'on peut noter chez de nombreux auteurs, en exil ou demeurant au pays, une tentative (parfois paradoxale) de se soustraire aux diverses formes de récupération au sein d'un collectif restrictif qui aurait pour seule 'mission' de représenter le collectif social et/ou local. Ces mêmes auteurs se veulent en effet affranchis des contraintes accompagnant les rôles sociaux assignés (parfois à posteriori) à leurs prédécesseurs, refusant alors de se faire les porte-parole du collectif pour tendre vers des sujets plus individuels, voire marginaux ou dissidents, échappant ainsi aux fonctions sociales régulièrement conférées aux écrivains francophones (auteurs féministes, auteurs engagés, auteurs nationaux, auteurs africains, algériens, etc.). Souvent encore, si leurs œuvres ne sont pas insensibles au contexte social, elles sont tout de même investies de quêtes esthétiques plus individuelles/personnelles qui permettent de transcender la question de la représentation sociale et réaliste.

Dans les exemples retenus cependant par les auteures et auteurs des articles rassemblés, revient notamment cette permanence des écritures francophones, hier comme aujourd'hui, et d'une région de l'espace francophone à l'autre, où l'individuel, de l'écrivain ou de son personnage, ne se comprend dans sa subjectivité que par rapport au collectif d'où il tire les problématiques que le texte présente ou les « solutions » qu'il présente aux différentes problématisations de cette subjectivité. C'est en raison de la permanence de ce rapport à (re)constituer dès lors en fondement épistémique de l'écriture francophone, qu'est proposée la répartition des articles suivant les différentes régions de l'espace francophone, les textes abordés répondant, pour leur part, aux diverses générations constitutives aujourd'hui du champ institutionnel littéraire francophone. Les articles de Mouhamadou Cissé, de Karine Benac-Giroux, d'Emeline Pierre, de Laté Lawson-Hellu, de Claude Eric Owono-Zambo et d'Emmanuel K. Kayembe, relèvent ainsi de l'Afrique subsaharienne et des Caraïbes. Ceux de Désiré Atangana Kouana, de Vicram Ramharai, de Metka Zupančič et d'Aurélie Chevant nous anènt au Mashrek, dans l'Océan

Indien et en Asie du Sud-Est, alors que ceux d'Anne-Marie Ganster et de Marie-Hélène Grivel relèvent de l'Afrique du Nord et de l'Amérique du Nord, chacun de ces articles rappelant, dans leur diversité, le constat épistémique formulé ici.

Ainsi, Mouhamadou Cissé étudie, dans son article, la relation signifiante entre quatre romans francophones d'auteures féminines, Ken Bugul, Maryse Condé, Mariama Bâ et Simone Schwarz-Bart, et la question sociale des institutions du mariage qui enfrennent l'intégrité de l'individu-femme. Il s'agit, pour l'auteur de l'article, d'indiquer dans quelles mesures ces quatre romans expriment la résistance des auteures étudiées aux normes sociales, particulièrement à celles de la polygamie, dans la perspective cependant du discours féministe lié à la tradition occidentale.

Dans son article, Karine Benac-Giroux étudie plutôt la question de l'absence de la mère dans les romans de deux auteures féminines de la Guadeloupe, Audrey Pulvar et Gisèle Pineau. Pour l'auteure de l'article, une telle problématique, dont les personnages des romans étudiés vivent le traumatisme à degrés divers, renvoie davantage à la question de la violence, masculine ou collective, liée à l'histoire coloniale, et dont ont été victimes les mères « absentes » mises en scène.

En partant de la résurgence du genre paralittéraire du roman à suspense dans la littérature francophone actuelle, Emeline Pierre démontre dans son article le recours des deux auteures francophones retenues, Myrtille Devilmé, d'Haïti, et Marie-Reine de Jaham, de la Martinique, à cette forme d'expression inusitée dans l'écriture francophone, pour mettre au jour les maux de leurs espaces de référence. Ici, c'est à partir de l'histoire collective de l'esclavage que se comprend l'innovation esthétique des écrivaines, tout comme leur volonté d'inscrire la portée sociale de leurs œuvres dans l'actualité de la mondialisation.

Dans son article, Laté Lawson-Hellu prend également comme point de départ de l'analyse proposée l'écriture paralittéraire mais chez l'écrivain Félix Couchoro, dans la mesure où cette écriture paralittéraire s'inscrit dans la démarche de résistance anticolonialiste de l'écrivain. Pour l'auteur de l'article, il s'agit de démontrer ainsi dans quelle mesure, en réinterprétant les règles du genre policier à la lumière de l'intentionnalité populaire qui assure à son écriture de « résistance » sa portée didactique sociale en même temps que son ancrage culturel local,

l'écrivain redéfinit jusqu'aux principes d'appréhension du genre romanesque francophone.

Pour Claude Eric Owono-Zambo, qui étudie les « romans de l'exil » dans l'œuvre de l'écrivain Mongo Beti, c'est à la fois par le militantisme politique et l'usage délibérément recherché de la langue française que cet écrivain, hier comme dans la post-indépendances, assume le rôle de critique des maux de la société issue du colonialisme ou inscrite dans le néocolonialisme en Afrique. Pour l'auteur de l'article, c'est ainsi une œuvre inscrite dans la tradition occidentale du roman réaliste qui devient l'arme de l'écrivain abordé, dans sa relation aux problèmes du collectif mis en scène, au prix de la perte de la spécificité langagière de ce collectif dans l'hypercorrection conférée à l'écriture.

L'article d'Emmanuel K. Kayembe aborde pour sa part l'œuvre de l'écrivain et critique congolais, Pius Ngandu Nkashama, sous l'angle de l'effet de réel propre à l'esthétique réaliste, de même que sous l'angle des effets de style qui particularisent l'appropriation que fait l'écrivain de cette esthétique. Pour l'auteur de l'article, l'œuvre de P. Ngandu Nkashama propose ainsi un jeu à son lecteur où l'illusion référentielle « réaliste » proposée s'accompagne d'un travail de composition stylistique qui remet en cause les règles de composition d'usage du texte littéraire pour replacer son propos dans une perspective sociale et critique que l'illusion référentielle créée voudrait plutôt démentir. Pour l'auteur de l'article, c'est dans ce sens que l'œuvre de l'écrivain porte la marque du travail de l'individu écrivant sans pour autant l'éloigner de l'espace collectif au cœur de son écriture, comme en témoigne sa revendication de l'oralité pour l'écriture.

Dans son article sur Jean-Marie Gustave Le Clézio et sur Amin Maalouf, Dérisé Atangana Kouna explore la question de la mémoire dans les œuvres des deux écrivains en en mettant l'accent sur la portée historique et sociale, chez A. Maalouf, et sur la portée familiale chez J.-M. G. Le Clézio. Pour l'auteur de l'article, c'est dans l'entrecroisement de l'écriture personnelle, liée à la question de la mémoire, et de l'écriture collective, celle des espaces de référence des textes mais aussi d'intelligibilité de cette question de la mémoire, que se rencontrent les deux écrivains dans la pertinence discursive de leurs œuvres.

Dans son article, Vicram Ramharai propose, lui, un aperçu historique du principe de la censure qui aura marqué la vie littéraire à l'Île Maurice depuis l'époque coloniale française puis britannique. Pour l'auteur de l'article, c'est à travers les différentes phases de ce principe,

qui visait autant l'écrivain que le contenu de sa production littéraire, que peut se définir l'écrivain marginal dont le statut ne l'était qu'en fonction des conditions spécifiques et contextuelles de la censure. Ici, pour l'intelligibilité de l'analyse, c'est moins l'individu qui s'inscrivait contre la norme, littéraire ou sociale, que le fonctionnement social de la norme, qui retient l'attention de l'auteur de l'article.

Dans son article, Metka Zupančič s'intéresse plutôt à la pertinence, aujourd'hui, du mythe dans la littérature face au désaveu de la tradition, et particulièrement dans l'œuvre d'Ananda Devi. Il s'agit ainsi, pour l'auteur de l'article, de partir du roman *Le Voile de Draupadi* de la romancière mauricienne, pour établir les conditions discursives d'intégration du mythe dans la pertinence sociale et symbolique de l'écriture. Si l'appropriation du mythe, ici, relève du travail de l'individu, c'est dans la mesure où elle reconduit dans sa réécriture individuelle le rapport que maintient l'individu avec la tradition, et ce, nonobstant, dans une perspective qui reste ontologique autant que sociale et critique.

En partant, du paradigme de l'imaginaire « décolonial », l'article d'Aurélié Chevant étudie pour sa part la représentation du corps féminin dans le roman *Riz noir* de l'auteure vietnamienne Anna Moi. Pour l'auteur de l'article, qui révoque ainsi les lectures exotiques et néocoloniales proposées de l'œuvre de la romancière, il s'agit plutôt d'indiquer dans quelles mesures cette œuvre répond à l'histoire coloniale du Vietnam, et d'y relever ce que la romancière y propose comme la revalorisation de la femme vietnamienne au regard de l'histoire coloniale.

L'article d'Anne-Marie Ganster s'intéresse au *Premier Homme* d'Albert Camus, texte jugé autobiographique, ainsi qu'au discours identitaire qu'il présente par rapport à l'espace méditerranéen. Pour l'auteur de l'article, il s'agit de démontrer dans quelle mesure devient applicable à l'œuvre autobiographique de l'écrivain sa conception d'une identité collective « méditerranéenne » à la fois réelle et éphémère dans ses modalités d'appréhension, Camus évoquant par exemple l'histoire du « Pied-noir » d'Algérie dans ce texte.

Dans son article, qui clôt le numéro, Marie-Hélène Grivel s'intéresse à l'œuvre de Robert de Roquebrune, auteur québécois et canadien-français pour l'époque d'appréhension de son œuvre, en France et dans l'entre-deux-guerres. Pour l'auteur de l'article, l'œuvre de Robert de Roquebrune répond à la question de la légitimation de la

littérature pour le champ littéraire québécois, en soulevant la question du rapport de ce champ à l'histoire coloniale française en Amérique du Nord.

L'objectif de ce numéro était donc de proposer une réflexion sur la question de la représentation et de la fonction de l'individuel et du social dans les productions littéraires francophones. Autrement dit, comment ces dernières (re)négocient-elles le rapport entre la sphère individuelle et la sphère sociale ? Ces deux catégories s'opposent-elles toujours dans les œuvres contemporaines ? Comment se caractérise cette (re)négociation aux différents niveaux stylistiques, structurels, textuels, esthétiques, narratifs, génériques, etc. ? Le constat, en somme, voudrait que le paradigme de l'individuel, dans le champ littéraire francophone, demeure encore intimement lié à celui du social dans sa pertinence holistique pour l'écrivain.